

Travailler en utopie :
L'Ajaoien, ses femmes et ses esclaves

by
Denis Grélé

Je me propose d'étudier, à travers, *la République des philosophes ou histoire des Ajaoiens*, œuvre attribuée à Fontenelle, comment l'utopie perçoit la notion de travail et comment elle utilise cette notion pour battre en brèche la conception chrétienne du salut et du bonheur dans l'autre monde. Cependant, en privilégiant une société sans Dieu, les Ajaoiens sombre dans un paradoxe : l'homme se libère de Dieu par le travail au prix de son aliénation.

Introduction

Ce qui m'intéressait au point de départ dans la relation entre l'utopie et le travail était ce qui me semblait une contradiction dans la manière de concevoir le bonheur. En quoi l'utopie a-t-elle encore besoin du travail—au sens de peine, labeur—pour assurer la félicité d'un monde où l'imagination aurait pu circonscrire toute activité à un jeu par un affranchissement des contraintes géographiques, climatiques et humaines ? En effet, l'utopie du XVIII^{ème} siècle semble incapable de trouver le bonheur dans le repos. Bien plus que de fonder une société sur le plaisir comme composante essentielle de la béatitude suprême comme pouvait l'être le pays de cocagne, c'est par le travail que l'utopiste assure le bonheur de l'homme. Si, chez Veiras, le travail s'harmonise avec les loisirs comme le moyen de mieux apprécier son temps libre—sans peine, nul plaisir—, à la même époque, Foigny envisage le travail comme une forme de rébellion contre Dieu et la nature pour affirmer le bonheur de l'homme dans sa supériorité. Pour d'autres comme Fénelon et Lesconvel, le travail permet d'une part de produire suffisamment pour assurer une vie douce et agréable et d'autre part de garantir les bonnes mœurs de chacun. Avec *la République des philosophes ou histoire des Ajaoiens*, ouvrage attribué à Fontenelle, le rôle du travail se complique.¹ De

toutes les utopies littéraires du XVII^{ème} siècle, *La République des philosophes*, ouvrage publié en 1768 après la mort de l'auteur présumé, mais probablement écrit vers 1683, constitue l'œuvre la plus soumise à ces contradictions de bonheur et de travail.² Alors que le travail est accepté, adoré, encensé comme la plus haute des vertus, il est refoulé dans des camps de travail à l'extérieur des cités, abandonné aux femmes dans l'enclos bien protégé des quatre murs de la maison, relégué à un troupeau d'esclaves domestiqués et constamment surveillés. Pourtant, le travail existe à Ajao, terre imaginaire et utopique, pour une production inutile de biens puisque la nature donne généreusement à l'homme et cela sans qu'aucune activité humaine ne soit nécessaire. Vertu et malédiction, le travail pose un problème profond.

Si l'on considère l'histoire du travail en occident, on peut affirmer qu'il existe une longue tradition dénigrant le travail et en particulier le travail manuel. Le mot « travail » dérive du mot latin « Trepalium » désignant un instrument de torture. Cicéron et Sénèque refusent de voir une noblesse dans le travail de l'atelier ou du commerce. L'homme libre se doit de philosopher. Toute une vision aristocratique vient aussi se greffer sur cette tradition interdisant, sauf exceptions, au noble de se consacrer à une activité manuelle ou lucrative. Cette représentation du monde va peser sur tout le Moyen Âge à travers la division de l'humanité en trois groupes : ceux qui prient ; ceux qui se battent ; ceux qui travaillent. Même s'il n'y a pas théoriquement de véritable hiérarchie, chacun trouvant son rôle dans la structure divine par ses activités, dans les faits, le travail reste une besogne réservée aux esclaves, lourd héritage de l'antiquité.

Dans la tradition judéo-chrétienne, la notion de travail reste attachée à la fois à une obligation et à une malédiction divine : l'accouchement dans les douleurs pour la femme et la peine et la souffrance du travail pour l'homme³. Mais le travail dans le christianisme est aussi le lien entre l'homme et Dieu. Dès la Genèse, Dieu crée le monde à partir de son travail qui le conduit à se reposer le septième jour. De même, par son labeur, l'homme prolonge l'œuvre de Dieu dans la nature qui lui a été offerte pour qu'elle soit assujettie. Cependant, la vie contemplative transcende

une vie passée dans le monde séculaire, et il faut attendre la Réforme pour redonner au travail—au moins chez les protestants—une valeur inséparable de l'œuvre de Dieu. Cependant, l'utopie de la fin du règne de Louis XIV rompt avec cette tradition catholique et aristocratique en introduisant une nouvelle éthique, protestante et bourgeoise. Fontenelle, comme beaucoup d'utopistes d'ailleurs, propose un travail épuré de toute faute originelle. Il n'y a plus ici de châtement divin qui frappe le contempteur de Dieu puisque Dieu n'existe plus au sein de la société, relégué à n'être qu'une probabilité. La divinité des Ajaoiens, c'est la nature : « Les Ajaoiens se croient [...] fondés en raison, pour mettre la Nature à la place de ce que nous nommons Dieu » (42). En comprenant la nature et ses lois, l'Ajaoien participe à l'ordre du monde et expurge de tout sacrilège le travail humain, le transformant ainsi en une bénédiction humaine.

L'homme réconcilié avec le travail pourrait être la vision ajaoienne d'une humanité heureuse. Cependant, le rapport entre l'homme et son bonheur par le travail n'est pas aussi clair que le texte veut bien le dire.

Le rôle du travail chez les Ajaoiens

« Le travail humain prend son origine dans l'inadaptation des besoins humains au milieu naturel. Avare ou trop généreuse, se dérochant à l'appel ou présente à contretemps, tantôt en avance, tantôt en retard sur le rythme de la vie humaine, la nature semble se jouer de l'homme ». ⁴ Or, à Ajao, la nature est en parfaite harmonie avec l'homme. Le travail reste un élément essentiel à l'utopie parce qu'il permet de conquérir le monde : spatialement, en morcelant l'espace entre les lieux de vie, les lieux de productions et ceux de plaisirs ; temporellement en découpant les jours, les semaines, les années en autant de moments particuliers, partageant là encore plaisir et travail. Le travail est aussi ce qui permet de partager la vie humaine et de lui donner un but. La naissance, la croissance, l'éducation, la production, l'administration, le repos : voici la vie du philosophe d'Ajao. Naître et grandir, c'est obéir à la nature, s'éduquer pour la

comprendre et pouvoir mieux l'asservir, diriger le monde des hommes et enfin disparaître.

Si l'on considère que la *République des philosophes* a été écrite dans les années 1680-1690, elle coïnciderait avec la mort de Colbert. A travers ce ministre d'état, une certaine idée du travail et de la richesse a pu être communiquée à la première génération du règne de Louis XIV. On peut estimer qu'une certaine vision du travail a pu être instillée chez les Français, sinon les plus éduqués, au moins tous ceux qui ont subi le colbertisme. Or, Colbert s'est heurté à une société complexe parce qu'elle était à la fois structurée par l'héritage du Moyen Âge qui partage le corps social entre le clergé, la noblesse et le tiers état, mais aussi par un élément qui n'est pas nouveau mais qui prend de plus en plus d'importance, l'argent. Au moment où d'importants capitaux sont consacrés à l'acquisition de charges aussi nombreuses que frivoles, l'argent manque pour l'agriculture et le commerce.⁵ L'utopiste n'a pas ce problème puisque sa société est homogène et lui permet de limiter le système de l'échange commercial en renforçant l'importance du travail et surtout celui de la terre. L'auteur peut donner à souhait une dynamique dans les domaines qu'il désire, en particulier celui de l'agriculture, domaine d'importance capitale dans une France où disettes et famines sont encore une réalité cyclique.

Quand l'utopiste réfléchit sur la situation de la France à la fin du XVIIème siècle, il est conduit à condamner une structure sociale et des habitudes qui l'empêchent de devenir une nation puissante et heureuse. Le royaume de France est en effet considéré dans un monde pré-industriel comme l'un des seuls royaumes qui possède tout ce qui lui est nécessaire pour vivre en parfaite autarcie.⁶ La politique de Louis XIV tendait vers cette indépendance économique qui seule semblait pouvoir assurer son hégémonie sur l'Europe. Colbert avait d'ailleurs essayé, comme plusieurs utopistes de la fin du XVIIème siècle, de réduire le prestige du modèle aristocratique, l'attraction de la rente pour le bourgeois et les réticences religieuses envers le commerce, en particulier les intérêts. Notons à ce sujet qu'il y a de la part des utopistes en général, mais surtout de la part de Fontenelle, une

réaction contre ce qu'ils voient chez leurs contemporains. L'auteur ne cesse de condamner l'indolence et la paresse, semblables à celles des nobles et des rentiers. La fainéantise devient un crime en utopie parce qu'elle est accusée d'apporter bien des vices et parce que, dans cette société sans argent, le travail devient la seule valeur d'échange.

Le travail occupe une fonction sociale d'union et de hiérarchisation. Pierre Ronzeau souligne que l'harmonie existant dans la république des Ajaoiens est intimement liée à une pratique particulière du travail : « Le statut des métiers s'avère être un secteur privilégié pour vérifier la pratique de l'égalité sociale alors que l'absence de rémunération interdit tout clivage par la richesse : rien ne vise l'intérêt individuel, tout le peuple travaille pour l'État. Chacun devient quelques heures par jour agriculteur ou artisan et les professions « en vogue » [...] épuisent la dénomination, saturant l'espace du labeur manuel pour éviter de faire peser un quelconque tabou sur la moindre activité matérielle indispensable à la communauté ». ⁷ L'échange de travaux entre les citoyens permet de limiter une division du travail génératrice de conflits sociaux. Femme et esclaves prennent alors les tâches qui ne sont pas « en vogue », permettant alors à la société de vivre en parfaite « harmonie ». En ce sens, la structure de la *République des philosophes* est profondément bourgeoise enfermant la femme dans le domaine des tâches ancillaires, faisant de l'homme un travailleur responsable de la vie de sa famille et le maître de ses esclaves/serviteurs analogues à ces domestiques de l'antiquité que l'on tirait de la plebs sordida.

La fin du XVII^{ème} siècle est aussi le moment où la France balance entre une volonté gouvernementale de développer l'industrie et le commerce et la pesanteur d'un monde attaché à la terre et à ses privilèges. L'argent joue alors un rôle déterminant dans cette société en mutation avec ce qu'il comporte d'aspects négatifs et positifs. Pour le négatif, l'argent va très vite exposer une tyrannie du travail. Dans son rapport avec le travail, l'argent transforme l'homme : dans le cadre d'une société basée sur le troc, l'homme échange un produit qu'il a créé de ses mains avec un autre homme, octroyant au travail une certaine humanité ; dans le

cadre d'une société basée sur l'argent, l'activité humaine devient une somme de travail quantifiable dans laquelle toute humanité disparaît—seule subsiste la loi de l'offre et de la demande. C'est l'aspect le plus négatif d'une nouvelle conception de l'économie telle que la définira plus tard Adam Smith. Mais l'argent est aussi positif. Il est ce qui permet de lier les hommes entre eux, accélérant par sa souplesse d'utilisation, l'échange de produits variés et donc de travaux variés, multipliant ainsi les contacts humains. « En même temps qu'il [le travail] assure le passage de l'environnement animal au monde humain, il change l'instinct grégaire en une vie sociale »⁸ affirme Henri Arvon. C'est cet aspect positif du travail qui est repris par l'Ajaoien dans un monde où il est inutile de travailler pour produire des biens qui, sans aucun effort, sont disponibles à l'homme. En développant de manière paradoxale le troc dans une communauté qui ne connaît pas à proprement parler de propriété, « Le tiens & le mien sont ignorés dans l'Isle d'Ajao » (70), l'utopie des Ajaoiens conserve cet aspect positif de l'argent comme créateur de rapports humains en évitant ses effets néfastes. L'échange d'objets permet de maintenir un lien social sans qu'il y entre une notion artificielle de valeur dans un monde où tout semble appartenir à tous. Le besoin de l'individu allié au désir de faire le bien et d'aider les autres permettent de lier les hommes entre eux par leur travail sans que l'abstraction inhumaine provoquée par l'argent vienne affecter la vie sociale. Cette conception communautaire et égalitaire est une réaction contre la société d'Ancien Régime qui se trouve enfermée dans un système rigide de classes et de corporations. L'utopie, en supprimant l'argent, peut éliminer la tension qui existe en cette fin du XVIIème entre des structures idéologiques et des structures économiques contradictoires.

De plus, tous les citoyens d'Ajao sont des laboureurs, constituant ainsi une classe homogène qui inclut la totalité d'une population d'hommes libres. *La République des philosophes* reste profondément attachée à un idéal physiocrate puisque la seule richesse qui ait de la valeur est la fécondité de la terre. L'agriculture est considérée comme la base du développement de la puissance de la nation car elle lui assure principalement son indépendance. Le texte reste dans une logique mercantile et

physiocrate tel que la décrivait Antoyne de Montchrestien : « Les laboureurs sont les pieds de l'Etat » car « le labourage doit être estimé le commencement de toutes facultés et richesses ». ⁹ *La République des philosophes* s'appuie sur une communauté essentiellement agricole mais accentue le côté social qui en dérive. Du même coup, l'auteur élimine ici les problèmes de l'ambition et de l'orgueil en nivelant par le bas les différences hiérarchiques. Cette structure constitue un moyen supposé sûr pour résoudre les problèmes d'une société développée.

Si l'Ajaoien a pu éliminer les aspects néfastes de l'argent en privilégiant le troc et niveler une hiérarchie sociale en créant une seule classe, les nécessités de production continuent à poser problème. Une certaine répartition des tâches est nécessaire et pourrait introduire des différences sociales importantes à plus ou moins long terme. Alors, les professions vont être réparties en fonction des compétences et surtout des goûts de chacun. ¹⁰ Il faut cependant exclure de cette libre répartition les femmes et les esclaves qui restent enfermés dans leurs tâches serviles. ¹¹ En instaurant deux classes distinctes, l'une de citoyens-maîtres et l'autre d'esclaves, l'auteur résout une tension inhérente entre l'aspect aliénant et libérateur du travail, mais par là même retombe dans une image chrétienne de l'humanité partagée entre élus et réprouvés. ¹² L'Ajaoien travaille parce qu'il a envie de travailler, il a en lui le désir de produire pour les autres. C'est l'aspect libérateur qui est réservé ici au citoyen, à l'élus, puisque ce travail lui permet d'assouvir un désir et de remplir ses devoirs. ¹³ A l'esclave et à la femme, déchets de l'humanité, sont réservés les travaux les plus pénibles, les plus aliénants parce que ces hommes et ces femmes ne choisissent pas leur travail mais subissent la loi du citoyen souvent confondue avec la règle de la nature. Si le travail apporte la félicité du sens de la vie au citoyen en parfaite harmonie avec son cadre, paradoxalement, une nature bienveillante justifie l'esclavage et légitime l'asservissement des femmes. Comme pendant l'antiquité, la loi de la séparation entre esclave et maître va peser lourd sur l'utopie des Ajaoiens.

De même qu'il existe une humanité dévoyée et une autre exempte de toute déchéance, l'Ajaoien structure son monde entre le nuisible et l'utile, le corrupteur et le rédempteur.

Y-a-t-il un médecin, tel habile qu'il fût, qui pût se vanter de prolonger d'une minute la vie d'un homme ? leur art est plutôt une honnête charlatanerie qu'une science certaine, & on sait assez qu'on peut à bon droit les appeler des assassins privilégiés & exempts des recherches de la justice. Les cuisiniers & pâtisseries ne doivent être soufferts dans aucun Etat, où on veut conserver la santé des sujets, qu'ils ont l'art de ruiner par la délicatesse de leurs assaisonnemens. Pour les gens de robe, on voit qu'ils sont inutiles aux Ajaoiens, qui vivent en freres les uns envers les autres, & qui n'ont rien en propre. Mais quand cela ne seroit pas, ces sortes de gens ont si peu de conscience & tant d'avidité, qu'ils sont la peste de la société, & le fatal flambeau qui allume continuellement la discorde. (79)

De l'inutile au nuisible, la société d'Ajao se structure afin de mieux résister à la dégénérescence qui guette toute utopie. Il s'agit d'empêcher le mensonge et le meurtre (les médecins), le luxe (les cuisiniers et les pâtisseries) et la désunion civile (les gens de robe). Ces travaux risquent en effet de détruire l'utopie parce qu'ils vont contre la nature : le médecin parce qu'il essaie de prolonger la vie, et donc de lutter contre le terme naturel de l'homme ; le cuisinier parce qu'il transforme la nature au point de la pervertir, de lui donner une subtilité telle qu'elle lui enlève sa simplicité et ainsi empoisonne le corps (il faut ajouter à ce type de métiers interdits mais tombant dans la même catégorie, les tailleurs—Les femmes s'occupent de fabriquer les vêtements—) ; L'avocat parce qu'il détruit la concorde naturelle, fraternité originelle entre les hommes.

Les travaux utiles, au contraire, trouvent leur place dans le monde de la nature et en harmonie avec la société. L'auteur donne une liste de ces travaux :

Je dirai en passant, que les métiers qui sont le plus en vogue chez les Ajaoiens, sont ceux de laboureurs (ils le sont tous), d'ouvriers en drap, de boulangers, de pêcheurs, de bouchers, de serruriers, de chauderonniers (qui font toute la vaisselle d'or ou d'argent), de charpentiers, de maçons, de cordonniers, de brasseurs, d'armuriers, et de bucherons. (78)

Ces métiers utiles à la république sont tous des travaux manuels qui prolongent la nature sans la corrompre. En divisant les travaux utiles et permis des travaux inutiles et donc interdits, *La République des philosophes* participe à ce mouvement de codification et de mise en ordre du monde du travail et, par la même, de l'humanité. Notons que tous les travaux intellectuels sont partagés entre les différents dignitaires élus de cette république. Il n'y a pas de classe de citoyens privilégiés, puisque tous les citoyens finissent par occuper une fonction politique à un moment donné de leur vie. La république d'Ajao a résolu la tension qui existe entre l'esprit et la main, entre travail manuel et travail intellectuel en faisant participer tous les citoyens au gouvernement.

Si la structure de la société ajaoienne s'organise exclusivement par la fonction qui découle de trois facteurs : la race, le sexe et l'âge, une parfaite égalité existe entre les citoyens hommes. Ajao n'est pourtant pas une république au sens moderne du terme. Il s'agit plutôt, dans les faits, d'une aristocratie cachée où la royauté a été partagée de manière égalitaire entre tous les membres de la communauté des maîtres. L'agriculture, faisant appel aux valeurs traditionnelles de la terre—simplicité des mœurs, absence de luxe corrompteur, obéissance aux cycles de la nature...—représente une base sûre pour le maintien de cette égalité des maîtres. En valorisant la terre, l'utopiste s'élève contre l'accroissement en importance d'une classe de l'argent, dont les valeurs morales sont basées sur le profit et cela aux dépens de ses voisins.¹⁴ Dans la lutte qui fait rage entre un « royaume paysan » et un « royaume marchand » pour reprendre les expressions de Daniel Roche,¹⁵ la

terre sort vainqueur parce qu'elle semble seule capable d'assurer la richesse de l'État grâce à un travail quotidien et communautaire et le bonheur de tous par une vie simple dépourvue de tout luxe.

La nature et le divin : une nouvelle dialectique

Dans cette utopie, comme dans beaucoup d'autres d'ailleurs, le travail permet une accumulation de biens et de produits divers décrite dès les premières pages.¹⁶ L'auteur insiste sur cette accumulation qui devient un but en soi, même si elle répond à une peur du manque et de la famine profondément ancrée dans les consciences. Cette production portée à son extrême grâce au travail de l'homme est considérée comme la valeur suprême de la réussite et de la puissance. Dès lors, dans cette société, le plaisir du repos est condamné parce qu'il ne produit rien. L'oisiveté est subséquemment un vice, le mal qui détruit le bonheur. « Les Minchiskoa-Adoë (magistrat élu pour s'occuper du gouvernement et de l'économie) prennent soin que personne ne soit inutile & que l'agriculture soit soigneusement exercée, & que la jeunesse soit bien élevée. Ce sont leurs trois grandes occupations » (80). Cette optique est très différente de celle de Veiras qui voyait déjà une réduction du temps de travail à 8 heures par jour pour que tous puissent se consacrer aux plaisirs, aux divertissements et aux joies de se cultiver. Chose curieuse, Veiras est un protestant qui dans ce cas obéit beaucoup plus à une doctrine catholique d'un travail réduit à son maximum pour pouvoir laisser les hommes se consacrer à Dieu. Fontenelle, déiste, se rapproche beaucoup plus d'une éthique protestante du travail comme souverain bien par opposition au repos, créateur de troubles et d'immoralités. Curieusement, on peut noter que Fontenelle est dans cette ligne de pensée utopique de la fin du siècle de Louis XIV sur le travail qui, avec Fénelon, Lesconvel et Tyssot de Patot, condamne la civilisation du loisir.¹⁷

L'entassement des richesses qui peut exprimer chez les protestants une bénédiction divine, s'oppose à une morale catholique qui voit dans l'accumulation des biens terrestres un crime envers Dieu. En effet, si l'homme est condamné au travail, il ne faut pas que ce travail devienne plus important que la prière et

l'adoration de la divinité. Or, dans cette utopie, le travail prend la place de la religion dans le sens où l'homme ne va plus se consacrer à son âme mais à la production de biens pour la communauté. L'amour de l'autre a remplacé l'amour de Dieu attendu que l'homme travaille pour son prochain et non plus pour son salut. L'esprit et la main sont devenus les ennemis de l'âme, âme dont l'existence est déniée par les Ajaoiens.

La République des philosophes élimine l'idée même de Dieu. Ces philosophes athées se conçoivent comme des « gens que l'on nomme aujourd'hui Esprits forts » (92) nous dit le narrateur, Van Doevelt. Ils ne connaissent pas de prêtres ou d'églises, et le seul culte qui subsiste encore est rendu à la patrie, à la vertu et à la nature :

Nous prenons un chemin plus court et plus raisonnable, en regardant comme éternelle cette Nature même, que nous savons avoir existé depuis tant de siècles, avec le même ordre que nous y voyons, que nos ancêtres y ont vu, & que nos descendants y verront. (42).

Ce matérialisme athée réduit ce qui existe à ce qui est visible et accessible à la raison humaine. Il n'y a plus à Ajao d'immortalité de l'âme et dans une humanité qui ne se différencie du reste du monde que quantitativement et non plus qualitativement, le travail prend alors une importance considérable pour prouver la supériorité de l'homme sur l'animal, sur la femme et sur l'esclave.¹⁸ C'est par son activité que l'homme peut affirmer son existence. La croyance en Dieu se transforme en un culte rendu aux vertus républicaines et à l'État. A la différence des Australiens de Foigny qui conçoivent leurs cérémonies comme des méditations silencieuses afin de ne pas provoquer de scissions au sein de leur société, la religion, au lieu d'être un arrangement du christianisme en religion rationnelle, est purement et simplement éliminée au profit de l'État.¹⁹ L'homme ne vit plus que dans l'instant et son existence se borne de sa naissance à sa mort. L'absence de religion laisse libre cours au développement d'un amour de la patrie qui n'est pas divisé par l'amour de Dieu. Cet amour de la patrie fait perdre aux Ajaoiens leur individualité puisqu'ils ont le sentiment

non plus de s'appartenir mais d'appartenir à une entité supérieure, la nation, l'État.

L'État ne permet pourtant pas de donner un sens à la vie et l'absence de Dieu n'a pas totalement désempli la société de toute religion. Il reste un désir chez les Ajaoiens de trouver une divinité qui puisse les conduire.²⁰ Dieu se trouve alors remplacé par la Nature, objet sensible et système cohérent de lois et de règles dans lequel le travail trouve sa place. L'Ajaoien participe à l'épanouissement de la nature parce qu'il la cultive, la met en forme, l'ordonne. Tous les Ajaoiens sont laboureurs nous dit le texte, c'est à dire qu'ils contribuent tous à la nature qui, en retour se met à les servir, distribuant ses ressources et ses bienfaits rendus accessibles par le labeur de chacun. Cette symbiose entre la nature et le travail humain est possible parce que l'Ajaoien a compris les règles qui structurent la nature, découvert « les schématismes secrets » dont parle Bacon. Le travail n'est plus répétition irréfléchie d'une tradition mais la science bien comprise d'un ordre supérieur et de lois fondamentales. Le travail de la terre n'est donc plus une activité abrutissante mais l'ouvrage de savants agriculteurs. En métamorphosant l'activité agricole, le travail de la terre acquiert alors ses lettres de noblesse et devient en lui-même une religion. L'ode à la Nature témoigne d'ailleurs de ce culte : « Tes lois sont admirables, nourricière des humains & de tous les êtres ! De tes mains libérales sortent tous les biens... » (62). Travailler et en particulier la terre, c'est participer au dessein de la nature, dessein objectif, sensible, compréhensible qui s'oppose aux mystères des religions révélées.

Le travail choisi par chaque citoyen permet à la manière d'un culte de lier l'homme à la nature. Par son travail, le citoyen adapte le milieu naturel à ses besoins et surtout à sa vision du monde. Mais, quand l'Ajaoien dit qu'il obéit à la nature, c'est une nature seconde, une nature humanisée. Il s'agit déjà d'une nature bien autre que celle de Hobbes avec qui l'homme est en constant conflit. Dans ce cas, le conflit a eu lieu et l'homme est sorti victorieux de ce combat avec lui-même en enchaînant la brute indolente et en la faisant travailler pour lui et en contraignant la femme à obéir en la jetant contre elle-même, donnant deux femmes

à chaque citoyen afin de préserver l'harmonie de la famille. Au moment où Van Doevelt entre dans la république des philosophes, il est déjà dans un monde qui suit les règles d'une seconde nature, une nature non pas telle qu'elle est existait mais telle que l'Ajaoien l'a voulue, c'est à dire dépendant de sa seule volonté. Obéir à la nature, c'est finalement obéir à l'homme. Par son travail et par son intelligence, l'Ajaoien a transformé la nature pour qu'elle obéisse au génie humain, transformant l'Ajaoien en Dieu.

Conclusion

L'Ajaoien a pu éliminer le divin par son labeur. Par son activité créatrice, l'homme s'est rendu l'égal de Dieu. Alors, le travail n'est plus vécu comme une malédiction divine mais comme une bénédiction humaine. Cependant, le travail qui permet de créer les biens, de les accumuler, de transformer les hommes en dieux, a fini par plonger cette société dans un matérialisme aliénant et a retiré à la vie sa finalité. Sans Dieu, plus de paradis. Plus de vie après la mort et donc plus de récompense ou de punition. Dieu a été remplacé par la nature mais qui n'est plus celle des Grecs en particulier d'Aristote : il ne s'agit plus d'une nature anthropocentrique et géocentrique mais d'une nature dépourvue de centre parce qu'infinie. Dans ce contexte, la nature justifie une doctrine du bonheur dans l'immédiateté de la vie. Affirmer le bonheur dans ce monde comme le fait l'utopie, c'est finalement rejeter la vie après la mort et le paradis à n'être que des extravagances.

Pourtant, le texte délibère, se contredit, hésite entre le désir de voir l'homme s'affranchir du travail comme malédiction divine—la nécessité de travailler—et la bénédiction céleste d'un travail qui rend l'homme l'égal de Dieu par les créations dont il se voit responsable. L'ajaoien a trouvé le bonheur dans une supériorité qui lui fait renier le bonheur des autres. En s'affirmant l'égal de Dieu par son activité, il a condamné une large partie de l'humanité à n'être que les prisonniers de sa puissance. Femmes et esclaves subissent la loi du plus fort. Commentant le modèle que peut constituer *la République des philosophes*, Pierre Ronzeau signale que « Le projet initial ne serait donc pas la recherche d'une

perfection collective mais l'élaboration d'une structure sociale expérimentale permettant de diffuser la philosophie dans un modèle communautaire théorique ». ²¹ Cependant, la diffusion de cette philosophie ne serait réservée qu'à une frange privilégiée de la population, les quelques élus qui pourraient profiter du travail des autres pour devenir plus sages. Le modèle ici, même théorique, ne tient pas parce qu'il présuppose une humanité radicalement autre, abandonnant les femmes, esprits faibles et les esclaves, « peuple indolent ».

Alors que le travail devait transformer l'homme, l'aurait rendu l'égal de Dieu ce qui s'est passé en définitive, c'est une déshumanisation de la société des philosophes. Le travail est devenu un but en soi. L'homme de la *République des philosophes* est devenu un automate rigide et sans cœur. L'Ajaoien a cru retrouver sa liberté en faisant abstraction de Dieu et en trouvant dans la nature les lois qui lui permettaient de vivre en parfaite harmonie. Comme pour la société des Australiens de Foigny, l'homme sans Dieu ne peut trouver un sens à sa vie que dans son activité. L'individu n'existe plus que par son travail, sa tâche journalière cent fois reprise. Pour se libérer de Dieu, l'Ajaoien n'a finalement trouvé que l'abrutissement, la destruction et l'asservissement de ce qui n'appartient pas à son humanité en créant une nature monstrueuse qui le dépasse. Le travail est devenu l'opium des Ajaoiens.

Wellesley College

NOTES

¹ Ce texte ne figure pas dans les *Œuvres Complètes* de Fontenelle (Fayard, 1989), mais lui est attribué dans plusieurs études. Alain Niderst, dans *Fontenelle à la recherche de lui-même* (Paris : A.-G. Nizet, 1972), attribue ce texte à Fontenelle mais pour se rétracter un peu plus tard, lors d'un colloque sur Fontenelle : *Fontenelle, Actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987* (Paris : P.U.F., 1989) : 361-366. Concernant la découverte du texte, on

pourra consulter l'article de Mircea Angheliescu, « un Manuscrit de Fontenelle perdu et retrouvé », *Synthesys*, XI (1984) : 61-64.

² La première parution date de 1768, peu après la mort de Fontenelle. H.G. Funke signale que le texte aurait été écrit vers 1682 ; Fortunati, Trousson, *Dictionary of Literary Utopias* (Paris : Champion, 2000) 275. Bronislaw Baczko date, non sans réserve, la rédaction du texte de l'époque de la régence, « quand Fontenelle fréquentait le Club de l'Entresol » ; Bronislaw Baczko, « Les Arbres à Ajao », *Thèmes et figures du siècle des Lumières* (Genève : Droz, 1980) 41.

³ Gen. 3.17

⁴ Henri Arvon, *La Philosophie du travail* (Paris : P.U.F., 1969) 59.

⁵ Montgrédien souligne que « c'est de cette époque [que] date le goût prononcé de la bourgeoisie pour les fonctions publiques, qui fait de la France une nation de fonctionnaires peu enclins à courir les risques de l'aventure ». Georges Montgrédien, *La Vie quotidienne sous Louis XIV* ([Paris] : Hachette, 1948) 50.

⁶ P. Deyon, *Louis XIV and Absolutism*, ed. Ragnhild Hatton (Columbus : Ohio State University Press, 1976) 226.

⁷ Pierre Ronzeaud, « La Représentation du peuple dans quelques utopies françaises du XVIIIe siècle », *De l'utopie à l'uchronie : formes, significations, fonctions : actes du colloque d'Erlangen*, 16-18 octobre 1986, ed. Hinrich Hudde et Peter Kuon (Tübingen : Narr, c1988) 42.

⁸ Arvon 22.

⁹ René Téboul, *Histoire de la pensée économique*, vol 1 (Aix-en-Provence : Librairie de l'Université, 1993) : 85.

¹⁰ Le travail de manufacture est laissé à l'artisan et non pas à l'ouvrier. En effet, il semble important pour l'auteur du texte de laisser à l'homme une dignité dans son travail, refusant cette réduction de l'ouvrier à une machine savante. De plus, ce travail d'artisan n'est pas réservé à une corporation fermée mais constitue une activité partagée par tous selon les besoins de chaque famille.

¹¹ Il semble que tous les Ajaoiens partagent les mêmes prédispositions intellectuelles et manuelles.

¹² « Milton and Baxter maintained that the wicked should be denied civil rights, while the Fifth monarchist expected Christ himself to come and separate the godly from the ungodly,

establishing the saints in unshakeable control ». David Wooton, « Leveller Democracy and the Puritan Revolution », *Cambridge History of Political Thought 1450-1700* (Cambridge-New York : Cambridge University Press, 1991) 436.

¹³ Van Doelvelt parle des Ajaoiens comme des hommes qui « ne descendent pas d'Adam » (152) renforçant cette vision surhumaine de ces philosophes.

¹⁴ Le travail est une activité dont le sens et la nécessité restent avant tout moraux. En effet, si on reconnaît une certaine valeur économique au travail, la richesse du pays tient à l'or et à l'argent. « C'est dans l'abondance d'argent que consiste la puissance de l'État » annonce Colbert et avant lui Montchrestien. Proche des doctrines mercantiles, la *République des philosophes* est riche d'un capital or entassé au sommet d'une montagne, protégé par une forteresse. Véritable coffre-fort de l'Etat, cette citadelle représente la puissance économique de la nation utopique.

¹⁵ Daniel Roche, *La France des Lumières* (Paris : Fayard, 1993).

¹⁶ L'auteur introduit cette immense richesse de la république utopique par une superbe prétéition : « Je ne parle pas non plus de leurs arbres... » (31-32) renforçant le côté démesuré de la production agricole.

¹⁷ François de Salignac de la Mothe-Fénelon, *Les Aventures de Télémaque* (Paris : Classiques Garnier, 1994). Hervé Pezron de Lesconvel, *Idée d'un règne doux et heureux, ou relation du Prince de Montberaud dans l'Isle de Naudely* (Première Partie à Cazères [Paris], Capitale de l'Isle de Naudély : chez P. Fortané, 1703). Simon Tyssot de Patot, *Voyages et aventures de Jacques Massé* (Paris : Universitas, Oxford : Voltaire Fondation, 1993).

¹⁸ Refuser l'existence de l'âme, c'est accepter que l'homme ne se différencie de l'animal que par une quantité d'esprit et non pas par une qualité particulière qui serait l'âme immortelle et unique à l'homme.

¹⁹ Il faut « humaniser le pouvoir divin ; souligner l'absence d'une source d'autorité unique ; anéantir à la fois l'idée de Dieu et celle de son lieutenant sur terre ». Lise Leibacher-Ouvrard, *Libertinage et utopies sous le règne de Louis XIV* (Genève : Droz, 1989) 121.

²⁰ La preuve la plus frappante de ce désir est quand Van Doelvelt, le narrateur, prononce un long discours sur la religion chrétienne, la

grâce et l'amour de Dieu. Après l'avoir loué, les Ajaoiens lui demande alors de ne plus jamais prononcer un tel discours, par peur de possibles dissensions. Notons que le narrateur souligne dans une tentative pour défendre la religion chrétienne que l'Ajaoien ayant à répondre à son discours « **ne renversa pas [s]es preuves**, mais il **persuada** à ses concitoyens la nécessité de vivre comme avoient vécu leurs peres » (149). C'est moi qui souligne.

²¹ Ronzeaud 44.

OUVRAGES CITES OU CONSULTES

Fontenelle, *Actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987*. Publié par Alain Niderst, Paris : P.U.F. 1989.

Angheliescu, Mircea. « un manuscrit de Fontenelle perdu et retrouvé ». *Synthesys XI* (1984) : 61-64.

Arvon, Henri. *La Philosophie du travail*. Paris : P.U.F., 1969.

Baczko, Bronislaw. « Les Arbres à Ajao ». *Thèmes et figures du siècle des Lumières*. Genève : Droz 1980. 27-43.

Deyon, P. « Manufacturing Industries in Seventeenth-Century France ». *Louis XIV and Absolutism*. ed. Ragnhild Hatton. Columbus : Ohio State University Press 1976. 226-242.

Fontenelle, Bernard le Bouvier de. *La République des philosophes ou histoire des Ajaoiens*. Genève : 1768.

_____. *Œuvres Complètes*. Paris : Fayard, 1989

Fénelon, François de Salignac de la Mothe-. *Les Aventures de Télémaque*. Paris: Classiques Garnier, 1994.

Fortunati, vita et Raymond Trousson. *Dictionary of Literary Utopias*. Paris : Champion, 2000.

Lesconvel, Hervé Pezron de. *Idée d'un règne doux et heureux, ou relation du Prince de Montberaud dans l'Isle de Naudely*. Première Partie à Cazères [Paris], Capitale de l'Isle de Naudély : chez P. Fortané, 1703.

Leibacher-Ouvrard, Lise. *Libertinage et Utopies sous le règne de Louis XIV*. Genève : Droz, 1989.

Montgrédien, Georges. *La Vie quotidienne sous Louis XIV*. [Paris] : Hachette, 1948.

Niderst, Alain. *Fontenelle à la recherche de lui-même*. Paris : A.-G. Nizet, 1972.

Roche, Daniel. *La France des Lumières*. Paris : Fayard, 1993.

Ronzeaud, Pierre. « La Représentation du peuple dans quelques utopies françaises du XVIIe siècle », *De l'Utopie à l'uchronie : formes, significations, fonctions : actes du colloque d'Erlangen*, 16-18 octobre 1986. Ed. Hinrich Hudde et Peter Kuon. Tübingen : Narr, c1988. 39-48.

Téboul, René. *Histoire de la pensée économique*, vol 1. Aix-en-Provence : Librairie de l'Université, 1993.

Tyssot de Patot, Simon. *Voyages et aventures de Jacques Massé*. Paris : Universitas, Oxford : Voltaire Fondation, 1993.

Wooton, David. « Leveller Democracy and the Puritan Revolution ». *Cambridge History of Political Thought 1450-1700*. Cambridge-New York : Cambridge University Press, 1991. 412-442.